

Débat : réponse à M. Schouwey

Autor(en): **Hottois, Gilbert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **34 (1984)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

RÉPONSE À M. SCHOUWEY

GILBERT HOTTOIS

1. M. Schouwey me reproche de confondre *langage, langue et parole*, triologie qui articule son propre commentaire. Sans vouloir simplement renvoyer la balle, je constate que nulle part il ne définit ces trois notions et leurs relations. S'agit-il de l'application de la grille saussurienne mais alors pourquoi le nom de Saussure n'est-il pas cité? Et quelle est la valeur de cette grille en philosophie? Certes, ceci ne me libère pas du procès qu'il m'intente. Toutefois, ce procès me paraît abusif et faux. *Abusif*: M. Schouwey reconnaît lui-même que le couple « métalinguistique » (référence) et « adlinguistique » (sens) nuance le champ étudié, mais le plus singulier, c'est que sa propre distinction entre une philosophie de la langue qui serait anglo-saxonne et une philosophie de la parole qui serait continentale paraît simplement *traduire* la topographie que je propose en un vocabulaire (le sien? celui de Saussure?) sans apporter davantage de nuances! *Faux*: je ne veux pas « faire tout dire au terme *langage* » en l'utilisant de façon générique comme d'autres auraient utilisé les termes de « cause, substance, principe ». Ce qui me paraît important et significatif, c'est qu'aujourd'hui si l'on se met en quête d'un terme générique à l'enseigne duquel placer les philosophes originaux les plus divers, on soit conduit à retenir « langage » plutôt que « être », « dieu », « pensée » ou même « homme ». Tel est le constat qui m'incite à réfléchir et à tenter une *métaphilosophie* plutôt qu'une philosophie du langage comme semble encore vouloir le faire M. Schouwey.

2. La *vraie question* est selon moi: pourquoi la philosophie contemporaine est-elle très diversement obsédée par le langage? Et pourquoi est-il généralement si peu question, chez les philosophes les plus créateurs du XX^e siècle, de l'univers techno-scientifique axé sur le futur au sein duquel ils sont nés, pensent et meurent? Le dernier Heidegger a donné des indications à ce sujet. Mais en m'attaquant moi au lieu de considérer sérieusement la question que je pose, M. Schouwey esquive le vrai problème et tend à ignorer le dialogue authentique soucieux de la *chose* (causa) pour se précipiter dans la polémique.

3. Car il s'agit bien, hélas, de *polémique*, et trop souvent facile. On me fait des procès d'intention à partir d'une lecture très partielle et superficielle de mes travaux et appuyés à des citations tronquées ou mal interprétées. Mes ouvrages et articles ne contiennent pas la vue simplifiée des philosophies (telle celle de Gadamer) que M. Schouwey me prête, ce qui le conduit

à critiquer une version caricaturale (postulée par lui) de mes analyses au lieu de les considérer sérieusement. Ainsi, il ignore totalement mon ouvrage le plus important (*L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1979, 396 p.) pour ne retenir que *Pour une métaphilosophie du langage* dont la forme en effet plus didactique ne se justifie que sur le fond des analyses préalables plus longues et plus fouillées déjà publiées. En outre, de ce dernier livre, il tire quelques expressions pour figer, hors contexte, leur portée de façon péremptoire et caricaturale. Je me contente de reprendre les deux expressions les plus directement concernées¹. Replacée dans son contexte, la «marginalité évidente et plate» qui aux yeux de M. Schouwey condenserait ma lecture de Gadamer donne ceci (qui est presque le contraire de ce que M. Schouwey veut me faire dire): «La détermination *herméneutique* de la philosophie postule évidemment la reconnaissance de la *secondarité de l'exercice philosophique* voué à la lecture-interprétation des textes du passé, de la tradition, spécialement de sa propre tradition. Mais cette marginalité évidente et plate (qui compose d'ailleurs effectivement une part très considérable de l'œuvre gadamérienne²) *n'épuise pas* les figures secondaires dessinées par l'herméneutique philosophique» (*Pour une métaphilosophie du langage*, p. 91).

Quant à la «métaphore philologique généralisée», c'est M. Schouwey qui l'assortit de la locution réductrice «ne ... que» la rendant péjorative. Dans mon esprit, elle ne l'est pas et je ne vois pas pourquoi elle le serait dans celui de Gadamer à qui il arrive d'évoquer une *métaphorique* originelle antérieure à la logique du concept. Tout ce que je dis, c'est qu'aujourd'hui de nombreux philosophes thématisent le rapport de l'homme à ce qui est comme un rapport de lecture ou d'écoute herméneutique (comme si l'être et le temps étaient texte et discours) et il me semble que cela mérite réflexion.

4. Je vois personnellement une preuve du fait que M. Schouwey *me* lit comme il me reproche de lire les autres — c'est-à-dire en simplifiant et en caricaturant — dans la constatation qu'il me faut bien faire que lorsque M. Schouwey se contente (par ex., dans le paragraphe intitulé «Le rôle du dialogue dans l'herméneutique philosophique») d'exposer les vues de Gadamer, je ne puis que me reconnaître d'accord. D'accord avec la manière dont M. Schouwey reprend ce que Gadamer dit expressément. M. Schouwey répète à plusieurs reprises très justement quelques thèses connues de la pensée adlinguistique *telle qu'elle se voit elle-même* (critique de la métaphysique, du primat du discours référentiel objectivant, affirma-

¹ Il y en a d'autres. Ainsi «dialectique langagière et circulaire de la question et de la réponse» que M. Schouwey tire d'une *parenthèse* et qu'il interprète à tort dans un sens péjoratif.

² Au sens où elle est interprétation de textes.

tion de l'être-au-monde-par-le-langage, etc.). Mais mon propos — celui d'une interrogation des formes et des causes de l'orientation d'une part remarquable de la pensée contemporaine — n'est évidemment pas celui d'une simple répétition des thèses de la philosophie adlinguistique (ou métalinguistique). Je suis d'accord pour dire que l'homme est au monde par le langage; mais je me demande, par exemple, pourquoi, aujourd'hui, au lieu de mettre en œuvre cet être-au-monde-par-le-langage, il se contente de le thématiser. Je me demande, pour reprendre une formulation kantienne de M. Schouwey (que je ne partage pas, ne pouvant réduire le second Heidegger, Gadamer, Derrida, etc. à une interrogation transcendantale), pourquoi aujourd'hui le philosophe s'inquiète davantage d'*explicit*er les « conditions de possibilité » de l'être-au-monde-par-le-langage que d'*exploit*er cette possibilité et de l'actualiser en nous réenracinant dans l'univers contemporain par les signes. Je ne suis pas sûr que cette réinsertion soit encore possible, c'est-à-dire que l'homme puisse encore être-au-monde symboliquement comme jadis³. D'où la secondarité... Toutes ces considérations ne procèdent nullement d'un esprit simplement critique ou polémique et encore moins d'un mépris à l'égard des « philosophies du langage » où se lit ce malaise essentiel.

5. Toujours comme si j'attaquais injustement Gadamer, M. Schouwey conclut sur une triple mécompréhension: (a) J'avoue en effet ne pas comprendre: M. Schouwey semble dire que j'attribue à Gadamer une conception instrumentaliste du langage, or à la page même de *Pour une métaphilosophie du langage* à laquelle il réfère, on peut lire: « Au contraire, Gadamer insistera lui-même sans relâche sur le fait que la façon dont l'homme se rapporte, grâce au langage, à ce qui est ne coïncide pas avec l'usage du langage comme d'un *outil* ou d'une *faculté* permettant à l'homme de désigner et de conquérir une réalité *prédonnée* » (p. 95). M. Schouwey lirait-il à l'envers? (b) J'ai déjà évoqué ci-dessus le problème de la « métaphore philosophique généralisée ». (c) Ce n'est pas une objection mais une déduction toute personnelle assortie d'un nouveau procès d'intention et qui prend l'allure d'une flèche du Parthes. En réalité je n'apprécie pas ce qui paraît inutilement « compliqué, obscur, nébuleux ».

³ Voir mes travaux plus récents: *Ethique et technique* (Bulletin de la Société Française de Philosophie, 1982); *Aspects d'une philosophie de la technique* (*Ethique et technique*, G. Hottois et J. Sojcher, ed., Ed. de l'Université de Bruxelles, 1983); *Ethique et technique* (*Pour une éthique dans l'univers technicien*) (à paraître aux Ed. de l'Université de Bruxelles, 1983); *Le signe et la technique* (à paraître chez Aubier, 1984).